

**Mariage Tardif**  
**L'inconscience tue**  
*Hatuna Mehuheret*, Israël / France 2000, 102 minutes

Monica Haïm

Number 220, July–August 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59128ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haïm, M. (2002). Review of [Mariage Tardif : l'inconscience tue / *Hatuna Mehuheret*, Israël / France 2000, 102 minutes]. *Séquences*, (220), 49–49.

## MARIAGE TARDIF

### L'inconscience tue

En France, en Grande-Bretagne, en Allemagne ou en Suède, **Mariage tardif** n'eut été qu'un premier film à visée identitaire de plus : un jeune cinéaste, membre d'une diaspora dont les coutumes sociales paraissent archaïques aux yeux de l'Occident, déclare sa position face à sa communauté d'origine. **East is East** de Damien O'Donnell (1999), nous avait présenté toutes les résolutions possibles du conflit identitaire qui déchire ceux dont la culture est non seulement autre, mais, surtout, beaucoup plus répressive que la culture dominante du pays d'accueil. La version de Dover Koshashvili est celle du jeune homme qui comprend que les liens qui l'attachent à sa communauté ethnique sont plus forts que sa volonté de les rompre.

Sa famille d'origine géorgienne l'appelle Zaza (Lior Louie Ashkenazi). Pour les autres, il est Doubi. Il a 31 ans, fait son doctorat en philosophie et vit au crochet de ses parents qui cherchent à le marier. La famille — élargie — est prospère bien que la source de sa prospérité demeure un mystère. Doubi est amoureux de Judith (Ronit Elkabetz) qui n'est pas géorgienne et, bien pire encore, qui est divorcée, mère d'un enfant et de trois ans son aînée. Il est exclu que ses parents l'acceptent comme bru et ils lui donnent une démonstration terrifiante de leur hostilité et de leur potentiel de violence. Judith rejette alors Doubi. Pardonné par sa mère (qui lui rend la carte de crédit qu'elle lui avait prise), Doubi, doit choisir. Insistera-t-il auprès de la femme qu'il aime ou prendra-t-il ce jet comme un révélateur de son désir de rentrer au bercail, d'épouser sa communauté ?

Le temps de réflexion est rendu par une ellipse. Doubi a dû être terriblement tourmenté pour que sa mère rende visite à Judith pour s'excuser et l'accepter. La séquence de la visite amorce une seconde ellipse. Doubi a gagné. Ses parents acceptent Judith qui le reprendra s'il revient. À Doubi à nouveau de choisir : il est libre d'épouser Judith ou une des filles que sa mère lui recommande. L'ellipse s'achève cette fois-ci par une scène de noce éclatante. Doubi a choisi. Il épouse sa communauté, ses règles, ses valeurs, sa tradition. En acceptant la carte de crédit que sa mère lui rend, il accepte, métaphoriquement, d'être entretenu, nourri, spirituellement, par la tradition que représente sa mère.

La représentation de la mère est particulièrement forte puisque le personnage est joué par la mère du réalisateur (Lili Koshashvili). Cet aspect hautement autobiographique est renforcé par le nom du personnage du père, Yasha, qui est le même que celui du père du réalisateur, par le fait que le réalisateur a fait des études de philosophie comme son personnage et, enfin, par le nom même du réalisateur : Dover. Doubi, diminutif consacré de Dov, prénom hébreu très courant signifiant *ours*, peut aussi être le



Doubi a choisi

diminutif de Dover, prénom rarissime (à ma connaissance), signifiant *porte-parole* en hébreu. Ces deux derniers mots renvoient à une spécificité qui éclaire la noce entre Dover-Doubi (le porte-parole/philosophe) et sa communauté ethnique d'une lumière autre que celle qui éclairerait un tel mariage dans un autre pays d'accueil.

Doubi, embrassant l'organe sexuel de son père (à travers le pantalon, bien sûr), lui déclare être fier d'être le fruit de sa semence. Puis, devant les convives, il déclare son amour pour sa mère, la terre que cette semence a fécondée. Une déclaration d'amour paradoxale, qui frise presque l'obscénité, pour sa terre natale faite, aujourd'hui, en hébreu, en terre d'Israël après une vie passée dans le pays (Koshashvili a immigré de Géorgie, Union Soviétique, en 1972 à l'âge de quatre ou six ans), alors que la moitié des presque trois millions de réfugiés palestiniens qui habitent la Cisjordanie et Gaza depuis 1948 vivent dans des camps de réfugiés, et qui témoignent de la pénible schizophrénie d'un jeune artiste qui n'a pas la moindre conscience du lieu où il se trouve (Israël, comme lieu physique, est d'ailleurs presque inexistant dans le film).

Monica Haïm

#### ■ Hatuna Mehuheret

Israël/ France 2000, 102 minutes — Réal. : Dover Koshashvili — Scén. : Dover Koshashvili — Photo : Daniel Schneur — Mont. : Yael Perlov — Mus. : Joseph Bardanashvili — Déc. : Avi Fahima — Cost. : Maya Barsky — Int. : Lior Louie Ashkenazi (Zaza), Ronit Elkabetz (Judith), Moni Moshonov (Yasha), Lili Koshashvili (Lily), Sapir Kugman (Madona), Aya Steinovits Laor (Ilana), Rozina Cambus (Magouly), Simon Chen (Simon) — Prod. : Marek Rozenbaum, Edgard Tenenbaum — Dist. : Films Séville.